

La Jeune Fille dans les Bureaux

Un Montréalais, très en vue dans le monde des affaires, nous disait, il y a quelque temps :

—Si je devais mourir sans laisser un sou à mes filles, et qu'elles eussent à gagner leur pain, je leur recommanderais de se placer en qualité de servantes, dans quelques bonnes familles, plutôt que de travailler dans les bureaux.

Je me récriai. Mais plus tard, dans les loisirs de la réflexion, je me demandai si cet homme d'expérience n'avait pas un peu raison.

Ce qu'il y a de certain, c'est que la jeune fille, en général, est bien peu préparée à la vie qui l'attend au sortir du pensionnat.

Heureusement, on commence à le comprendre dans les maisons d'éducation, et, je dois, en toute sincérité, reconnaître, que c'est avec une ardeur réelle que l'on recherche, aujourd'hui, — à Montréal, du moins, — tous les moyens pour améliorer le système de l'éducation des jeunes filles et le rendre plus effectif et plus pratique.

Il n'y a pas à se le dissimuler, le nombre de jeunes filles et de femmes que l'obligation de gagner leurs moyens d'existence jette dans la vie active, augmente tous les jours, et rien ne fait prévoir qu'un moment viendra où il pourrait décroître.

C'est bien beau de dire tout haut : "La femme doit rester à son foyer". Encore faut-il que ce foyer ne soit pas sans feu et qu'elle puisse y trouver, du moins, le nécessaire. Autrement, la voilà forcée de s'en éloigner pour gagner au-dehors la subsistance indispensable.

Ceci, d'ailleurs, semble maintenant bien compris et d'aucuns, qui, autrefois, levaient dédaigneusement la tête sur la jeune fille qui travaillait pour vivre, reconnaissent aujourd'hui que le travail n'est pas plus incompatible avec son honnêteté qu'avec sa dignité.

Puisqu'il faut donc, que la jeune fille, dans le plus grand nombre des cas, gagne son pain, il importe que ses études la préparent à cette destinée.

Il a semblé si rude à beaucoup parmi elles de se soumettre à cette pénible nécessité, après avoir cru à un avenir filé d'or et de soie, que l'expérience et la charité nous demandent d'épargner ces désillusions à celles qui nous suivent.

Nos maisons d'éducation semblent vouloir se charger de ce soin, et l'on ne saurait trop les encourager à suivre cette voie.

Aux Ursulines de Québec, par exemple, les jeunes pensionnaires sont obligées, pour remporter le certificat de graduée du vieux monastère, de subir leurs examens à l'École Normale et de mériter, d'abord, leur brevet d'école modèle.

C'est donc mettre dans les mains de la jeune fille, un outil puissant dont elle n'a pas toujours besoin de se servir, mais qu'elle retrouvera, avec reconnaissance, aux jours d'épreuve.

Voilà donc pour l'instruction de la jeune fille. A cette préparation intellectuelle, joignons, pour que celle-ci soit complète, l'éducation morale.

Les institutrices, qui gardent avec elles les jeunes filles plus longtemps que les mères, devront se prêter encore à cet enseignement.

Les bonnes religieuses surmonteront donc leur antipathie naturelle à parler des hommes, pour signaler aux enfants confiés à leurs soins les dangers que la fréquentation de ceux qui ne sont pas de leur sexe peut offrir à plus d'un point de vue.

Pour la jeune fille appelée à travailler dans les bureaux, l'homme, c'est-à-dire le patron, n'est pas le monstre à peindre sous des couleurs chargées, mais c'est l'ennemi naturel qu'il faut lui apprendre à redouter.

L'ennemi naturel, dis-je. Celui que les jeunes cœurs, débordant d'affection, et trop facilement impressionnables, seraient portés à traiter avec trop de faveur, et qui ne peut rendre qu'avec de fausses pièces, la monnaie de leur tendresse.

C'est vis-à-vis de celui-là qu'elles devront apprendre à être polies, déférentes, mais froides, réservées et d'une dignité qui ne se démentira jamais.

C'est, au point de vue de cet ennemi naturel, que ce père dont je citais l'opinion tout à l'heure, disait : "J'aimerais mieux mes filles servantes que dans les bureaux."

Il y a pourtant, pour les jeunes filles exposées à ces dangers, de nobles exemples à suivre et à rappeler.

Ne devrait-on pas encore mettre la jeune fille inexpérimentée en garde contre le danger des cadeaux ?

La première bonbonnière, — début ordinaire des galanteries masculines — devrait être accueillie avec une froideur si marquée qu'elle découragerait toute répétition de cette politesse intéressée.

Il est de règle qu'un patron, un chef de bureau ne peut se permettre d'offrir à sa sténographe aucun cadeau, si ce n'est à l'époque de la nouvelle année, où il convient de récompenser ses services d'une façon tangible. Toute démonstration de ce genre n'ayant pas cette cause, doit indiquer à celle qui en est l'objet qu'elle contracte vis-à-vis du donateur des dettes qui se paieront peut-être avec des larmes.

Disons aussi aux jeunes filles qui travaillent parmi les hommes, qu'à de rares exceptions près, elles seront respectées, si elles font comprendre qu'elles sont respectables. La première familiarité qu'on tolère, par timidité ou par faiblesse, est le premier pas sur la pente glissante et il faut ensuite un effort bien plus énergique, bien plus persistant pour regagner le terrain perdu.

La mise d'une jeune fille de bureau donne encore une assez juste idée de ce que l'on peut attendre d'elle.